



HAL
open science

Taches de La Peste: domination et insoumission chez Camus

Lina Patricia Villate Torres

► **To cite this version:**

Lina Patricia Villate Torres. Taches de La Peste: domination et insoumission chez Camus. Zoe Angelis; Blake Gutt. Stains / Les Taches: Communication and Contamination in French and Francophone Literature and Culture, 129, Peter Lang, pp.215-228, 2019, Modern French Identities, 9781787074439. hal-02898232

HAL Id: hal-02898232

<https://hal.science/hal-02898232>

Submitted on 22 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LINA VILLATE TORRES

EA 1337 Configurations littéraires

Université de Strasbourg

Dans *Ivresse* (2013), le philosophe Jean-Luc Nancy compare l'acte de boire avec celui d'absorber. Il constate : « La boisson [...] se répand [...] immédiatement à travers le corps. C'est une imprégnation, une irrigation, une diffusion et une infusion ».¹ Depuis l'Antiquité et jusqu'à la Renaissance, ces mêmes images d'imprégnation et d'infusion servaient à expliquer la transmission de la maladie comme la diffusion d'une liqueur mortelle à travers le corps. L'art médical emprunte des significations venues de la technique de teinturiers, comme l'historienne de la médecine antique Danielle Gourevitch le note : « le substantif latin *infectio* et le verbe *inficere* désignaient, au sens littéral, l'imprégnation des couleurs dans les tissus et dans les peaux humaines ou d'animaux ».² Dans ce sens, les idées de souillure et de tache illustrent les effets sur le corps plutôt que les modalités de transmission de la maladie.

En dehors du domaine médical, la métaphore du marquage — colorant ou salissant — transforme la tache physique en souillure morale. Dans la littérature latine, chez Cicéron et Sénèque, l'idée d'imprégnation sert à décrire la marque corporelle du vice chez l'individu plutôt que les stigmates de la maladie. Dans sa lettre 59, Sénèque signale : « trop longtemps nous avons croupi dans le vice ; la purification n'ira pas sans peine. Ne parlons pas en effet de salissure externe, nous sommes profondément imprégnés ».³ Cette idée, qu'une tache corporelle trahit une souillure morale a durablement lié la maladie avec le vice. Dans cette logique l'enfermement s'avère justifié, dans la volonté d'empêcher la contagion des gens réputés « sains » au sens physiologique ou morale.

Le champ lexical de la tache est le plus à même de rendre compte de la maladie, car renvoie à la fois à la contagion (imprégnation), aux symptômes de la maladie (coloration) et aux métaphores morales (souillure). Ainsi, les termes utilisés pour désigner la pandémie frappant le continent européen entre 1346-1353 insistent sur le marquage colorant : *peste*

¹ Jean-Luc Nancy, *Ivresse* (Paris : Éditions Payot & Rivages, 2013), 20.

² Danielle Gourevitch, « Peut-on employer le mot d'infection dans les traductions françaises de textes latins ? », in *Textes Médicaux Latins Antiques*, éd. Guy Sabbah (Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1984), 49-52 (50).

³ Sénèque, *Lettre 59*, in *Œuvres complètes de Sénèque le Philosophe*, trad. Joseph Baillard, 2 volumes (Paris : Hachette, 1914), ii, 138-42, (139).

noire, black death. La peste se transmet, se propage, se dissémine, se répand comme du vin rouge sur la nappe.

Dans cet article, on étudie *La Peste* (1947), roman d'Albert Camus, afin de démontrer que la tache de la peste, en tant que métaphore du marquage, illustre les rapports de domination et d'insoumission, en insistant sur la responsabilité des individus. D'abord, la maladie est une tache physique et sociale, dans le sens où elle discrimine les « sains » des « malades ». Dans ce contexte, les malades s'apparentent de plus en plus aux détenus, et les mesures prophylactiques à leur égard se transforment par le pouvoir en place en mesures disciplinaires. Face à ce marquage binaire, qui sépare les « hommes libres » des « détenus », et les « sains » des « malades », la population civile ne s'abandonne pas au désarroi, mais rejoint la lutte contre la peste afin de préserver ce qui lui reste d'humanité.

STIGMATES PHYSIQUES

Dans *La Maladie comme métaphore* (1993), Susan Sontag rappelle que les altérations du visage sont particulièrement redoutées, car elles évoquent une mutation vers l'animalité.⁴ L'individu marqué par la maladie perd son humanité et devient — aux yeux des autres — une bête mourante. Au début de *La Peste*, le docteur Bernard Rieux contemple, en tant que simple spectateur, un rat rejeter du sang par les babines avant de s'effondrer. La longue agonie du rat anticipe celle des malades de la peste plus tard, mais pour l'heure cette scène éveille chez le docteur le souvenir de son épouse : « Sa femme, malade depuis un an, devait partir le lendemain pour une station de montagne ».⁵ Même si la maladie de l'épouse du docteur Rieux n'est pas nommée, il y a des éléments nous permettant d'avancer une hypothèse. En effet, le rejet du sang à l'occasion d'effort de toux (l'hémoptysie) trahit souvent une tuberculose que le séjour en montagne confirme, car avant l'arrivée des antibiotiques, le séjour en sanatorium constituait le seul espoir de guérison.

Les signes cliniques de la tuberculose sont très bien connus par Camus. En 1942, l'écrivain crache du sang à Oran : son second poumon est atteint d'une tuberculose, dont la première attaque remonte à 1930. Afin de s'éloigner du climat humide du nord de l'Algérie, il effectue un séjour au Panelier, près du Chambon-sur-Lignon, où il rédige *La Peste*, commencée en 1941.⁶ Son épouse, Francine Camus, rentre à Alger début octobre 1942 pour reprendre l'enseignement scolaire. L'écrivain devait la rejoindre, mais en début de novembre les troupes alliées débarquèrent en Afrique du Nord. Les Allemands franchirent la ligne de démarcation

⁴ Susan Sontag, *La Maladie comme métaphore. Le sida et ses métaphores* (Paris : Christian Bourgois, 1993), 169.

⁵ Albert Camus, *La Peste* (Paris : Gallimard, 1947), 16.

⁶ Herbert R. Lottman, *Camus*, trad. Marianne Veron (Paris : Cherche midi, 2013), 291.

et occupèrent totalement la France, rendant le retour de l'écrivain impossible. Bien qu'il ne choisisse pas comme sujet de son roman sa propre maladie, Camus est sensible au fait qu'il existe une forme pulmonaire de la peste, dont les symptômes ressemblent à ceux de la tuberculose, notamment les vomissements de sang, la fièvre et la poitrine ronflante. À cet égard, François-Bernard Michel remarque que Camus oppose le caractère individuel de la tuberculose – « la flèche mortelle, qui choisit une à une ses victimes » – à l'aspect communautaire de la peste, « qui atteint l'individu membre d'une communauté soumise au même sort ».⁷

Pourtant, l'idée d'une flèche qui atteint une à une ses victimes est bel et bien présente, sauf que cette désignation mortelle devient une tache corporelle indélébile. Sous la plume de Camus, la peau se voit boursouflée par les piqûres de puce de rat : « Et lui, relevant drap et chemise, contemplait en silence les taches rouges sur le ventre et les cuisses, l'enflure des ganglions ».⁸ La visibilité du mal facilite son diagnostic ; même si au début le docteur Rieux exprime des réticences à nommer le mal, à le faire exister par le langage, les symptômes ne laissent pas de doute :

Les yeux rouges, la bouche sale, les maux de tête, les bubons, la soif terrible, le délire, les taches sur le corps, l'écartèlement intérieur, et au bout de tout cela... Au bout de tout cela, une phrase revenait au docteur Rieux, une phrase qui terminait justement dans son manuel l'énumération des symptômes : « Le pouls devient filiforme et la mort survient à l'occasion d'un mouvement insignifiant ».⁹

Le diagnostic en tant qu'acte de lecture est doublé ici car Rieux lit dans son manuel les symptômes comme il les lit sur la peau de ses patients sans oser donner un nom, un sens, à leur souffrance. Plus expérimenté que Rieux, le vieux médecin Castel reconnaît le visage de l'ennemi et affirme avec véhémence : « — Moi, je le sais. Et je n'ai pas besoin d'analyses. J'ai fait une partie de ma carrière en Chine, et j'ai vu quelques cas à Paris, il y a une vingtaine d'années ».¹⁰ Castel *sait*, il a *vu* ; pour ces médecins cliniciens, aucun examen, ni aucune méthode endoscopique dans le corps ne paraît nécessaire, car la maladie se donne à voir.

Le spectacle offert par la peste ne laisse personne indifférent, puisqu'il s'agit d'un spectacle morbide et mortel : « Les malades saignaient, écartelés. Mais des taches apparaissaient au ventre et aux jambes un ganglion cessait de suppurer, puis se regonflait. La plupart du temps, le malade mourait, dans une odeur épouvantable ».¹¹ Le corps du malade s'expose et s'offre au regard du médecin, se préparant à faire une dissection sur le vif : « Deux coups de bistouri en croix et les ganglions déversaient une purée mêlée de sang ».¹² Au regard de surface suit le regard de profondeur, anticipant la vraie autopsie et par conséquent la mort.

⁷ François-Bernard Michel, *Le souffle coupé : respirer et écrire* (Paris : Gallimard, 1984), 156-57.

⁸ Camus, *La Peste*, 87.

⁹ Camus, *La Peste*, 43.

¹⁰ Camus, *La Peste*, 39

¹¹ Camus, *La Peste*, 39

¹² Camus, *La Peste*, 39

L'horreur de la peste repose sur le fait que les signes *post mortem* sont visibles avant que la mort survienne. Les excroissances, les taches, les boursouflures confirment dans le regard malaisé de l'autre la monstruosité du corps malade. Les citoyens cherchent à se protéger d'un mal diffus dont on ne parvient pas à identifier l'origine : « dans les tramways les gens se tournent le dos pour éviter une contagion mutuelle ».¹³ Le corps d'autrui devient suspect, on le soupçonne de souiller et de compromettre l'intégrité de la communauté.

La visibilité du mal favorise la surveillance des individus quant à leur état de santé. Chacun scrute son corps et celui des autres à la recherche du moindre indice de la maladie. Chez Camus, le mal est visible, la tragédie ne se déroule pas dans l'intimité, dans le cercle privé, mais au vu et au su de tout le voisinage. On lit : « Bientôt le timbre de l'ambulance résonnait. Les voisins, au début, ouvraient leurs fenêtres et regardaient ».¹⁴ Être diagnostiqué implique pour le malade une séparation, un séjour loin des siens : « des scènes de folie se déroulaient. Mais le malade était emmené ».¹⁵ Étant donné que la peste est une maladie hautement contagieuse, les personnes atteintes doivent s'écarter de leurs proches. Le malade devient lui-même le semeur, il porte en soi le germe du mal, ce qui justifie sa mise en quarantaine. Or, le refus des familles de se séparer de leurs proches en détresse montre bien que pour eux, le bubon de la peste devient la marque d'une condamnation à mort. Désormais, les malades sont emmenés à l'hôpital par la force : « les parents avaient alors fermé leur porte, préférant le tête-à-tête avec la peste à une séparation dont ils connaissaient maintenant l'issue. Cris, injonctions, interventions de la police et, plus tard, de la force armée, le malade était pris d'assaut ».¹⁶ La quarantaine s'apparente à une séquestration ou à une réclusion forcée et le malade est de plus en plus assimilé au détenu.

TACHE INDÉLÉBILE DE LA LOI

L'épidémie favorise l'indétermination entre visées hygiéniques et disciplinaires. Si au début seuls les proches d'un individu diagnostiqué avec la peste sont mis en quarantaine, par la suite la méfiance se porte sur l'ensemble de la communauté. L'avis du directeur du cabinet préfectoral trahit la logique derrière ces exclusions : « ni vous ni moi ne sommes suspects. Eux le sont ».¹⁷ Derrière les mises en quarantaine se trouve la volonté de contrôler les individus et d'empêcher leurs rapports. Au nom de la menace que la peste représente, la population accepte des mesures de plus en plus coercitives, telles que les exécutions extrajudiciaires, l'instauration

¹³ Camus, *La Peste*, 113.

¹⁴ Camus, *La Peste*, 86.

¹⁵ Camus, *La Peste*, 86

¹⁶ Camus, *La Peste*, 86

¹⁷ Camus, *La Peste*, 110.

d'un couvre-feu et l'installation des camps d'isolement aux portes de la ville dont voici une description :

Il [le camp] est entouré ordinairement de hauts murs de ciment et il avait suffi de placer des sentinelles aux quatre portes d'entrée pour rendre l'évasion difficile. De même, les murs empêchaient les gens de l'extérieur d'importuner de leur curiosité les malheureux qui étaient placés en quarantaine.¹⁸

Les hauts murs servent moins à empêcher la maladie de se propager qu'à écarter cette population du reste de la ville, faisant de ces malheureux des exclus, des détenus, des prisonniers. Camus insiste sur la barrière physique et symbolique, séparant les sujets libres des détenus, les honnêtes gens des hors-la-loi.

Dans *La Peste*, les autorités locales montrent leur incapacité à lutter contre la propagation de la maladie, s'occupant davantage de ne pas inquiéter l'opinion publique que de respecter soigneusement les mesures prophylactiques. Lorsque les cas de peste augmentent, l'administration utilise des mesures extrêmes, notamment l'isolement des quartiers les plus touchés par la maladie : « Ceux qui y vivaient jusque-là ne purent s'empêcher de considérer cette mesure comme une brimade spécialement dirigée contre eux, et dans tous les cas, ils pensaient par contraste aux habitants des autres quartiers comme à des hommes libres ». ¹⁹ Les autorités locales distinguent et étiquettent celui qui est « pestiféré » et celui qui est « sain » afin d'exercer le contrôle, notamment en mettant en place des mesures discriminatoires. En outre, les maisons fermées pour des raisons sanitaires finissent par être pillées, partout dans la ville des actes violents éclatent sans que personne ne puisse s'y opposer. Vols, incendies, pillages, la peste fournit une occasion aux gens jusque-là honorables de s'adonner à des actions répréhensibles : « Ce furent ces incendies qui forcèrent les autorités à assimiler l'état de peste à l'état de siège et à appliquer les lois qui en découlent ». ²⁰ C'est dans ce sens que Foucault, dans *Surveiller et punir* (1975), écrit que le traitement d'une peste, réelle ou imaginaire définit par excellence l'exercice du pouvoir disciplinaire :

La ville pestiférée, toute traversée de hiérarchie, de surveillance, de regard, d'écriture, la ville immobilisée dans le fonctionnement d'un pouvoir extensif qui porte de façon distincte sur tous les corps individuels — c'est l'utopie de la cité parfaitement gouvernée.²¹

La fermeture des quartiers, la quarantaine et les camps d'isolement ne répondent donc pas au besoin d'empêcher la transmission du mal, mais plutôt à la volonté d'exercer le pouvoir sur les individus.

Le souci légitime de santé publique et celui, excessif, de l'ordre se confondent. Les camps d'isolement apparaissent au début du récit comme des dispositifs d'endiguement contre la contagion, mais ils deviennent très vite des mesures disciplinaires. Ainsi, la population des

¹⁸ Camus, *La Peste*, 215.

¹⁹ Camus, *La Peste*, 156.

²⁰ Camus, *La Peste*, 159.

²¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison* (Paris : Gallimard, 1993), 232.

camps d'isolement ignore la raison de son enfermement : « Puisqu'on les avait séparés des autres, ce n'était pas sans raison, et ils montraient le visage de ceux qui cherchent leurs raisons, et qui craignent ». ²² Aux sujets soupçonnés d'être atteints de la peste et aux délinquants s'ajoutent des individus dont rien ne justifie la mise à l'écart. L'objectif poursuivi par l'administration dépasse celui de la prophylaxie ; il n'est plus nécessaire d'être en contact avec un malade pour être enfermé. Chacun sait désormais qu'il peut être isolé même sans raison. Camus se montre plus explicite quant à cette stigmatisation dans *L'État de siège* (1948), pièce de théâtre postérieure à *La Peste*, où le bubon de la peste est assimilé à l'étoile jaune :

À partir d'aujourd'hui, vous serez raisonnables, c'est-à-dire que vous aurez votre insigne. Marqués aux aines, vous porterez publiquement sous l'aisselle l'étoile du bubon qui vous désignera pour être frappés. Les autres, [...] persuadés que ça ne les concerne pas, [...] s'écarteront de vous qui serez suspects. ²³

Les lecteurs de *La Peste* remarquent l'insistance des allusions à la réalité concentrationnaire dont Camus a connaissance à travers la revue clandestine *Combat*, qui publie, dès 1944, les premiers témoignages des rescapés. Ainsi, les mentions des camps d'isolement font écho aux camps de concentration, en insistant sur la catégorie des innocents qui constitue, dès 1938, le peuple juif. Rappelons à cet égard le lexique employé par les nazis au sujet de l'homme juif : le pou, la bactérie, la plaie, la tumeur, l'infection, *la peste*, etc. Le juif serait une tache, une souillure, ce qui rend *impure* la société. Dans *Les origines du totalitarisme* (1976), Hannah Arendt explique la logique perverse de l'idéologie totalitaire : « rien ne pourrait être plus sensé ni logique ; si les détenus sont de la vermine, il est logique qu'on doive le tuer avec des gaz toxiques ; s'ils sont dégénérés, on ne doit pas les laisser contaminer la population ». ²⁴ Cette même logique implacable est évoqué dans *La Peste*, lors que l'administration s'emploie à effacer la tache, à enlever efficacement la souillure :

On put voir le long de la corniche, au cœur de chaque nuit, passer d'étranges convois de tramways sans voyageurs [...]. Les habitants avaient fini par savoir ce qu'il en était. [...] Vers le matin, en tout cas, les premiers jours, une vapeur épaisse et nauséabonde planait sur les quartiers orientaux de la ville. ²⁵

Camus fait la satire de cette administration, qui n'est jamais à court d'idées pour expédier le plus rapidement les corps tout en réservant de la place pour les prochains hôtes :

Quand les voyages de l'ambulance étaient terminés, on amenait les brancards en cortège, on laissait glisser au fond, à peu près les uns à côté des autres, les corps dénudés et légèrement tordus et, à ce moment, on les recouvrait de chaux vive, puis de terre, mais jusqu'à une certaine hauteur seulement, afin de ménager la place des hôtes à venir. ²⁶

²² Camus, *La Peste*, 217.

²³ Camus, *L'État de siège*, in *Œuvres complètes*, 4 vols (Paris : Gallimard, 2006-2008), ii, 291-349 (323).

²⁴ Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, trad. Jean-Loup Bourget, Robert Davreau et Patrick Lévy (Paris : Seuil, 2002), 275.

²⁵ Camus, *La Peste*, 164-65.

²⁶ Camus, *La Peste*, 162.

L'individu est réduit finalement à un chiffre dans un livre des registres que les parents du défunt doivent signer. Ce registre constitue aux yeux du narrateur de *La Peste*, la différence entre les animaux et les hommes, pour les derniers « le contrôle était toujours possible ».²⁷

Camus — comme Arendt — est convaincu que les camps ne sont pas une déviation, une excroissance, une perversion, mais bien le rouage essentiel, l'institution centrale du système totalitaire : « l'inutilité des camps, l'aveu cynique de leur anti-utilité, ne sont qu'une apparence. En réalité ils sont plus utiles à la sauvegarde du pouvoir du régime qu'aucune de ses autres institutions ».²⁸ À cet égard, le supplice possède une fonction politique : celle de faire jouer jusqu'à l'extrême la dissymétrie, le rapport de forces entre les bourreaux et les victimes. Les bourreaux s'emparent du corps de la victime pour le marquer, le briser, le vaincre. La supériorité s'exerce par le moyen de la force. Ainsi, le bubon de la peste, de la même manière que l'étoile jaune, devient une expression indélébile de la loi, comme dans *La Colonie pénitentiaire* (1919) de Kafka où « on inscrit sur le corps du condamné le commandement qu'il a enfreint ».²⁹ La visibilité de la marque, comme celle de l'exécution publique, a pour but de dompter les masses. Camus en a pleinement conscience lorsqu'il écrit dans *La Peste* : « L'existence de ces camps, l'odeur d'hommes qui en venait, [...] le mystère des murs et la crainte de ces lieux réprouvés, pesaient lourdement sur le moral de nos concitoyens et ajoutaient encore au désarroi et au malaise de tous ».³⁰

MARQUE DE L'INSOUMISSION

Cependant, *La Peste* ne relate pas une domination totale ; dans le roman de Camus, les habitants d'Oran décident de lutter contre la peste, au risque et au péril de leurs vies. L'idée d'organiser des formations sanitaires volontaires revient d'abord à Jean Tarrou, personnage calme, idéaliste et courageux, dont la conviction finit par convaincre peu à peu les autres personnages. Autour de Bernard Rieux gravitent des personnages évoluant durant l'épisode épidémique, tels que Raymond Rambert, journaliste dont le seul intérêt est de rejoindre sa femme et qui s'engage finalement dans la lutte contre le fléau et Joseph Grand, auxiliaire obscur de la mairie, qui s'occupe des fonctions administratives des formations sanitaires. Ce groupe d'amis entreprend une tâche difficile, dangereuse et presque impossible : lutter contre la peste « et ne pas se mettre à genoux ».³¹ Face à l'apathie générale et le défaitisme rampant,

²⁷ Camus, *La Peste*, 163.

²⁸ Arendt, *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, 272.

²⁹ Franz Kafka, *La Colonie pénitentiaire*, in *Un artiste de la faim. La Colonie pénitentiaire et autres récits*, trad. Claude David (Paris : Gallimard, 2002), 65-107 (72).

³⁰ Camus, *La Peste*, 220.

³¹ Camus, *La Peste*, 126.

proclamant l'inutilité de tout effort, ce groupe d'amis s'insurge contre l'idée d'une punition collective face à laquelle il faut se rendre. Les volontaires des formations sanitaires mènent des actions préventives dans les quartiers surpeuplés, assurent le transport des pestiférés, soutenant le travail du docteur Castel, qui fabrique des sérums à l'aide du matériel de fortune. Chez Camus, l'engagement est un acte logique et justifié plutôt qu'admirable, car « il faut être fou, aveugle ou lâche pour se résigner à la peste ».³²

Face à la peur et à l'horreur, Camus propose une conception modeste du devoir fondée sur la révolte. L'écrivain colombien Gabriel García Márquez affirme que l'originalité de *La Peste* réside dans le fait de relever les actions des vivants plutôt que l'agonie des morts.³³ Camus n'insiste pas sur l'horreur des camps ni sur les morts, car il n'en a pas fait l'expérience lui-même : « ce qui me ferme la bouche, c'est que je n'ai pas été déporté ».³⁴ Pour l'écrivain, seuls les récits des rescapés peuvent dire l'indicible. L'auteur transpose ce sentiment d'un manque de légitimité au narrateur, le docteur Rieux, qui reconnaît son « manque d'information » à l'égard des camps et, par conséquent, rapporte le discours des autres personnages « par scrupule ».³⁵ La gêne du narrateur à l'égard des camps d'isolement et des fours crématoires pour se débarrasser des corps, rappelle le malaise de rendre public l'horreur du nazisme. Malgré les reportages diffusés après la guerre, la transmission demeure difficile, à cause du sens d'*irréalité* entourant les camps de concentration. Selon Hannah Arendt, l'argument des spectateurs devant l'horreur est le suivant : « Quel crime doivent avoir commis ces gens pour qu'on leur fasse des choses pareilles ? ».³⁶ Si la propagande de la vérité échoue à convaincre l'individu, l'imagination ne pourra pas saisir ce mal radical. Camus propose ainsi une fiction qui se veut une chronique, un récit à mi-chemin entre l'Histoire et la littérature.

La chronique de la peste à Oran relate les actions des gens opprimés par le mal et dont le devoir moral n'est autre que de s'y opposer. Les actions que les combattants de la peste accomplissent manquent d'éclat et ne peuvent pas être considérés comme héroïques, car elles sont des actions discrètes. Cette conception modeste du devoir a soulevé des critiques parfois acerbes à la parution du roman.³⁷ Étant donné qu'il s'agit du premier roman français où l'on évoque la Résistance, la tentation d'exalter les efforts des résistants est forte. Le chroniqueur de *La Peste* en sait long sur cette admiration rétrospective : « il est vrai que beaucoup de nos concitoyens céderaient aujourd'hui à la tentation d'en exagérer le rôle ».³⁸ Le narrateur refuse,

³² Camus, *La Peste*, 119.

³³ Gabriel García Márquez, « Una o dos cosas sobre la novela de la violencia », in *La calle 103* (1959), 12-24 (13).

³⁴ Camus, *Carnets 1935-1948*, in *Œuvres complètes*, ii, 795-1111 (1107).

³⁵ Camus, *La Peste*, 220.

³⁶ Arendt, *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, 256.

³⁷ Notamment de la part de Bertrand d'Astorg, qui écrit dans la revue *Esprit* : « La morale de la Croix-Rouge n'est valable que dans un monde où les violences faites à l'homme ne proviendraient que des éruptions, des inondations, des criquets... ou des rats. Et non des hommes. » (Cité par Jacqueline Lévi-Valensi, *La peste d'Albert Camus* (Paris : Gallimard, 1991), 176)

³⁸ Camus, *La Peste*, 124.

quand même « le ton de l'épopée » et les « commentaires apitoyés ou admiratifs ». ³⁹ Au lieu de faire l'éloge des hommes possédant des qualités supérieures — physiques ou morales, Rieux relate les luttes quotidiennes des hommes ordinaires face au mal. Le docteur Rieux résume sa pensée ainsi : « Je n'ai pas de goût, je crois, pour l'héroïsme et la sainteté. Ce qui m'intéresse, c'est d'être un homme ». ⁴⁰ En refusant de créer des héros ou des saints, la lutte contre le mal devient chez Camus la responsabilité de chacun. Il ne s'agit pas d'un privilège ou d'une supériorité ; bien au contraire, la responsabilité morale caractérise la personne humaine.

Roland Barthes, alors qu'il reproche à Camus « d'imprégner volontairement la chronique d'une substance qui lui est d'ordinaire inconnue ; la Morale », ⁴¹ concède toutefois que le point extrême de la lucidité du roman survient « au moment où ces hommes reconnaissent dans la Peste une réalité si pure que tout alibi leur devient impossible ». ⁴² Devant le mal, les combattants de la peste ne cherchent pas à se dérober de leur responsabilité envers l'autre ; ils tentent par tous les moyens de « soulager les hommes et, sinon les sauver, du moins leur faire le moins de mal possible et même parfois un peu de bien ». ⁴³ Selon Emmanuel Lévinas, la responsabilité devant l'Autre est infinie dans la mesure où l'individu ne la choisit pas, mais l'incombe. ⁴⁴ Cette responsabilité donne le sens du soi-même, le sens du sujet. De manière analogue, la vocation du docteur Rieux vient du refus de « tout ce qui, de près ou de loin, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, fait mourir ou justifie qu'on fasse mourir ». ⁴⁵ Les personnages de Camus comprennent que se décharger de leur responsabilité revient à perdre leur humanité. Ils acceptent sans contester que « chacun la porte en soi, la peste ». ⁴⁶ De ce fait, la lutte contre le mal ne s'arrête jamais. Camus oppose à l'horreur de la peste une conception du devoir fondé sur la révolte car, comme Tarrou, Rieux, Grand et Rambert, il faut se battre, même désespérément, sans armes, à tous les fléaux et à toutes les tyrannies. Si, comme l'affirme Rieux, le bacille de la peste ne meurt jamais, il faut le combattre sans cesse. C'est en ce sens que les personnages de Camus portent en eux *la marque* du souci d'autrui.

Selon Lévinas, le visage de l'autre nous rappelle à notre responsabilité : la rencontre avec autrui nous soumet à un commandement, celui de ne pas le laisser seul dans sa misère. ⁴⁷ De manière analogue, dans les écrits de Camus, le bubon de la peste ou l'étoile jaune constituent un puissant appel à ne pas abandonner autrui à son sort. Même si le lien social se

³⁹ Camus, *La Peste*, 130.

⁴⁰ Camus, *La Peste*, 230.

⁴¹ Roland Barthes, « Annales d'une épidémie ou roman de la solitude ? », in Levi-Valensi, *La Peste d'Albert Camus*, 183-89 (185).

⁴² Barthes, « Annales d'une épidémie ou roman de la solitude ? », 187.

⁴³ Camus, *La Peste*, 228.

⁴⁴ Cité par Fred Poché, *Penser avec Arendt et Lévinas. Du mal politique au respect de l'autre* (Lyon : Chronique sociale, 2003), 93.

⁴⁵ Camus, *La Peste*, 228.

⁴⁶ Camus, *La Peste*, 228.

⁴⁷ Fred Poché, *Penser avec Arendt et Lévinas*, 85.

voit ébranlé par la peur et de la contagion et de l'enfermement, les personnages de Camus parviennent à surmonter leurs craintes et s'engagent dans une lutte contre le mal. L'originalité de la vision de Camus réside dans le fait de montrer que le contexte ne nous dédouane pas de nos responsabilités. L'exigence éthique des combattants de la peste ne provient pas d'eux, mais de l'Autre et de son corps taché, marqué, brisé, vaincu par le fléau. Camus introduit ainsi une conception du devoir, fondé sur la responsabilité, selon laquelle l'individu ne sera pas libre tant qu'il y aura des fléaux à combattre.

BIBLIOGRAPHIE

- Arendt, Hannah, *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, trad. Jean-Loup Bourget, Robert Davreau et Patrick Lévy (Paris : Seuil, 2002).
- Barthes, Roland, « Annales d'une épidémie ou roman de la solitude ? », in Jacqueline Lévi-Valensi, *La Peste d'Albert Camus* (Paris : Gallimard, 1991), 183-89.
- Camus, Albert, *La Peste* (Paris : Gallimard, 1972).
- Camus, Albert, *Œuvres complètes*, 4 vols (Paris : Gallimard, 2006-2008).
- Foucault, Michel, *Surveiller et punir: naissance de la prison* (Paris : Gallimard, 1993).
- García Márquez, Gabriel, « Dos o tres cosas sobre la novela de la violencia », in *La calle 103* (1959), 12-13.
- Gourevitch, Danielle, « Peut-on employer le mot d'infection dans les traductions françaises de textes latins? », in *Textes Médicaux Latins Antiques*, éd. Guy Sabbah (Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1984), 49-52.
- Kafka, Franz, *Un artiste de la faim. La colonie pénitentiaire et autres récits*, trad. Claude David (Paris : Gallimard, 2002).
- Levi-Valensi, Jacqueline, *La peste d'Albert Camus* (Paris : Gallimard, 1991).
- Lottman, Herbert R., *Camus*, trad. Marianne Veron (Paris : Cherche midi, 2013).
- Michel, François-Bernard, *Le souffle coupé : respirer et écrire* (Paris : Gallimard, 1984).
- Nancy, Jean-Luc, *Ivresse* (Paris : Payot & Rivages, 2013).
- Poché, Fred, *Penser avec Arendt et Lévinas. Du mal politique au respect de l'autre* (Lyon : Éditions Chronique sociale, 2003).
- Sénèque, *Œuvres complètes de Sénèque le Philosophe*, trad. Joseph Baillard, 2 volumes (Paris : Hachette, 1914).
- Sontag, Susan, *La maladie comme métaphore : Le sida et ses métaphores*, trad. Marie-France Paloméra et Brice Matthieussen (Paris : Éditions Christian Bourgois, 1993).